

Aux responsables politiques français

Je demande pardon aux ados **d'avoir dédié ce livre** à toute la classe politique de mon pays.

J'ai une excuse sérieuse : j'ai longuement cherché, sur les bancs de cette classe, la femme ou l'homme à qui j'aurais pu adresser une dédicace nominative parce qu'elle ou il m'aurait semblé rechercher ardemment et sincèrement une réponse à la question : « Comment pourrions-nous nous organiser si nous étions collectivement moins stupides ? » Et je ne l'ai pas trouvé.e.

Si cette excuse ne suffit pas, je veux bien dédier ce livre aux jeunes gens **qu'ont été autrefois** nos actuels responsables politiques. Toutes et tous, mais peu d'entre eux s'en souviennent, se sont engagés dans l'action publique avec le projet et dans l'espoir de servir leur pays et d'améliorer la vie de leurs semblables. Et, si cet engagement s'est progressivement recentré sur eux-mêmes et sur leurs proches, ce fut le plus souvent sans qu'ils en prennent conscience.

Je corrige donc ma dédicace :

Aux responsables politiques français, **quand ils étaient** adolescents.

Première partie : Les rencontres

Chapitre 1 : Tombé dans un désert affectif et social

Je n'ai pas de talent particulier pour le dessin. Pas non plus de goût prononcé pour cet exercice, si bien qu'il y a une quarantaine d'années, lorsque j'étais enfant, aucune **grande personne** n'a cru devoir **me conseiller de laisser de côté** mes desseins artistiques. Pour autant, je pourrais me vanter d'autres passions et aptitudes successivement reconnues et labellisées par l'Éducation nationale puis par l'Enseignement supérieur. Au lieu de m'efforcer de représenter la beauté du Monde à l'aide de crayons ou de pinceaux, j'ai cherché et trouvé, d'abord dans les livres, puis

dans les équations, plus de descriptions de cette beauté que je ne pourrai jamais en appréhender. L'école de la République m'a appris à apprendre et aidé à comprendre en m'initiant, entre autres disciplines, **à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire**. Elle a fait de moi un bon élève, très tôt diplômé d'une prestigieuse école française d'ingénieurs puis surdiplômé à l'issue de trois années passées dans l'une des meilleures universités nord-américaines.

Jusqu'à ma trente-cinquième année, tout allait vraiment bien pour moi et je crois pouvoir dire que j'ai été réellement, profondément et sereinement heureux. Le point culminant de cette félicité aura coïncidé avec la période qui a suivi mon mariage avec Hélène, au début de ce siècle. Hélène transcendait mon idéal féminin et mon existence ; vivre à ses côtés, partager l'air qu'elle respirait, embrasser ses passions et ses indignations, imaginer et concrétiser avec elle des projets souvent déraisonnables m'a procuré un enchantement de tous les instants. Nous habitions en Yvelines, dans une belle maison entourée d'un grand jardin ombragé par des arbres centenaires. Les amis qui nous rendaient visite et l'agent immobilier par l'entremise duquel nous l'avions louée parlaient d'un manoir au milieu de son parc.

Je travaillais pour un cabinet d'audit et de conseil dont les méthodes et les actionnaires étaient américains, dans des bureaux situés dans le huitième arrondissement parisien et au sommet du luxe et du paraître. Je supervisais des dossiers très rentables, et mon travail consistait essentiellement à conforter la puissance publique dans ses intuitions ainsi qu'à fournir des éléments de langage aux hauts et très hauts fonctionnaires auxquels *j'empruntais leur montre pour leur donner l'heure*. Il s'agissait d'un travail très bien payé : ma rémunération annuelle comportait sept chiffres avant la virgule, si bien que j'accordais peu d'importance à ce qui se passait sur mes comptes personnels après et même un peu avant cette virgule. Dans les nombreux restaurants, souvent étoilés, où j'avais mon rond de serviette, je ne m'encombrais pas, au moment de choisir les vins, de la sempiternelle hésitation entre grand cru petite année et petit cru grande année ; j'optais systématiquement pour grand cru grande année, si bien que mes invités comme moi-même étions rarement déçus. La seule zone d'ombre, à cette époque globalement euphorique pour moi, résultait de la culpabilisante impression d'agir pour compte et sur ordres d'un organisme fortement influenceur du gouvernement de mon pays mais très marginalement contributeur aux finances de ce dernier. J'avais plus ou moins conscience d'être essentiellement payé avec de l'argent-dette, et je m'accommodais pourtant de ce mode de fonctionnement dont je m'estimais redevable mais pas comptable.

Nos vies avaient basculé au moment de l'annonce de la maladie d'Hélène. Une pathologie létale tellement rare qu'il n'existait en Europe aucun service hospitalier réputé compétent. Après de longues recherches, j'avais trouvé sur le web une info selon laquelle une start-up issue d'une université californienne venait de concevoir un candidat-traitement et s'apprêtait à constituer une cohorte pour entamer une campagne d'essais cliniques. Sans préavis, j'avais organisé ce voyage de la dernière chance et emmené mon épouse à San Francisco où j'avais loué un appartement et un véhicule adaptés à son état. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour comprendre que l'annonce sur laquelle j'avais fondé tant d'espairs avait été motivée par une opération concomitante de levée de fonds et que, si cette start-up trouvait un jour un remède à cette nouvelle maladie orpheline, ce serait de toute façon beaucoup trop tard pour celle dont j'avais espéré, de toute mon âme, qu'elle deviendrait la mère de nos enfants.

J'étais revenu en France au bout de six mois, avec les cendres d'Hélène et une immense tristesse. À mon retour, m'attendaient dans la boîte à lettres de la maison de très nombreux avis d'huissiers et commandements de payer. Des courriers provenant de mon employeur aussi, qui m'avaient fait réaliser que j'aurais au moins dû, avant de traverser l'Atlantique, prévenir ma hiérarchie et demander un congé sans solde. La pile que j'avais posée sur la table du salon comportait une majorité d'avis de lettres recommandées retournées à leurs expéditeurs, lesquels se trouvaient en position de m'accuser, en plus du grief principal ayant motivé leur envoi, de non-réception. Il faisait froid dans cette grande maison vide où rallumer le chauffage n'aurait eu d'effets qu'au bout de plusieurs heures. La cheminée dont le foyer ouvert ne demandait qu'à se rendre utile me tendait ses chenets. Je l'ai garnie d'une cagette de bois blanc remplie de tous ces courriers comminatoires auxquels j'ai mis le feu à l'aide d'une longue allumette. J'ai contemplé ce spectacle, trop bref pour qu'il me réchauffe. Puis je suis sorti de la maison, l'ai fermée à